

Clandestin

Fondateur et responsable de la collection "Fiction & Cie", écrivain et photographe, Denis Roche exerce depuis son petit bureau de la rue Jacob une influence de moins en moins discrète en alignant les best-sellers.

Un homme qui suscite une telle unanimité a forcément quelque chose de suspect. Quelle place occupe donc Denis Roche dans notre petit monde des lettres? On croyait l'éditeur de Thomas Pynchon et d'Alain Fleischer un peu assoupi sur sa collection, qui à force d'être ouverte à des genres littéraires différents a un peu perdu son statut de laboratoire. Et voilà que les livres qu'il publie s'alignent soudain dans les listes des meilleures ventes. Un temps marginalisé par l'arrivée dans sa maison d'édition de jeunes éditeurs, par l'ouverture de nouveaux secteurs éditoriaux, voilà qu'il s'affirme avec sa collection emblématique « Fiction & Cie » comme l'un des piliers les plus sûrs du Seuil où il sévit depuis plus de trente ans.

Plus que jamais, les auteurs se pressent pour être publiés sous son label... « C'était ça ou rien », affirme, péremptoire, Jean-Marc Roberts qui à nouveau, à partir de 2000, a confié ses livres au Seuil après une longue éclipse à condition qu'ils paraissent dans la collection de Denis Roche. Pourtant on le dit malade, sur le départ. On sent le milieu prêt à sonner l'hallali contre celui qu'il a trop encensé. Serein, l'intéressé se préoccupe plus de son prochain déménagement qui l'obligera à troquer son minuscule bureau du 19 rue Jacob, à côté de celui qu'occupait Jean Cayrol, contre un « plateau » rue de Seine. Même s'il sait qu'il regrettera sa petite cour, ce regroupement de l'édition l'amuse tant il paraît dans le droit fil des éternelles obsessions de la direction de la maison. « Depuis toujours, regrouper toutes les activités d'édition dans un même lieu a été le fantasme de la direction. Je me souviens d'un voyage à New York avec Paul Flamand dans les années soixante-dix. Au cours de nos rendez-vous, nous allions d'un gratte-ciel à l'autre, chacun appartenant à une compagnie d'édition. Je l'entends encore me dire, en regardant l'un des plus hauts: "Ça, tout de même, c'est mon rêve." »

Aucune lassitude. Œil malicieux, malgré les rumeurs qui se sont nourries d'un décollement de la rétine pour l'annoncer presque aveugle, Denis Roche ne manifeste aucune lassitude pour son métier d'éditeur. Chaque matin, la collecte des manuscrits lui paraît un miracle toujours renouvelé. L'arrivée des sacs postaux le rend lyrique. « Tous les jours, dans toutes les maisons d'édition, c'est la même chose. Partout le même envahissement, avec la même étrange régularité. Et cela recommence tout le temps. Comme un rapport sexuel! C'est un scandale absolument magnifique. » Loin d'être blasé par trente ans de labeur, il s'enchant de la vitalité de la littérature française, de son « extrême originalité »: « C'est cette originalité que fustigent les Anglo-Saxons, persuadés que l'on doit écrire comme eux des sagas interchangeables. La mondialisation du roman, qui devient envahissante, ne concerne finalement qu'un niveau très moyen de la littérature. La langue française, et ce qu'elle a à dire d'elle-même, ne se prête pas à cette homogénéisation. Tant mieux. »

Il a toujours le même plaisir à composer le numéro de téléphone indiqué au bas d'un manuscrit pour appeler un auteur dont il ne sait rien. « La surprise est toujours la même. Qui va être au bout du fil? » Cet effet de surprise se serait même accentué par rapport à ses débuts dans l'édition: « Il y a vingt ans, les manuscrits étaient à peu près identifiables. On devinait à la première lecture l'âge de son auteur, son origine socioculturelle. Aujourd'hui, franchement, il est impossible de

dire si celui qui a écrit les lignes que l'on a sous les yeux a vingt ans ou soixante-dix ans, ni de quel milieu il vient. Grâce à la télévision, à Bernard Pivot, le tabou de l'écriture a disparu. N'importe qui, pris d'une pulsion de confiance sur papier, se dit: "Je peux écrire un livre moi aussi." La surprise est donc chaque fois totale. Cela fait partie de ce qui est encore très excitant dans ce métier. »

Une phrase de T.E. Lawrence, le célèbre Lawrence d'Arabie, sert de vaticane à l'éditeur: « Les livres ne sont pas faits pour être lus. Ils sont faits pour être écrits. » C'est cette nécessité intérieure qu'il essaie de débusquer. D'ailleurs, pour lui, c'est simple: « Les livres qui cherchent des lecteurs à tout prix et au détriment de la littérature, je ne les publie pas. » Cela dit, il ne boude pas son plaisir lorsque ceux qu'il édite rencontrent le public. C'est avec une certaine délectation qu'il évoque son premier best-seller, *Le nouveau désordre amoureux*, de Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, en 1979, comme son dernier en date, *La vie sexuelle de Catherine M.*, de Catherine Millet, qu'il avait tiré au départ à 6000 exemplaires et qui s'est vendu à plus de 300000 exemplaires. C'est le plus gros succès de la collection, avec une reconnaissance internationale immédiate puisqu'il a été acheté dans les principaux pays toujours par l'éditeur le plus important. Pourtant, au départ, Denis Roche était plutôt inquiet du risque que prenait Catherine Millet: « Je pensais que son livre déclencherait un scandale monstre dans son milieu. » En fait, il a créé une sorte de grand raz-de-marée consensuel, prouvant que les femmes n'avaient plus aucun tabou pour entrer dans une librairie et acheter ce genre de livre. En tout cas, bizarrement, le livre n'a pas suscité d'envoi de manuscrits érotiques au Seuil, et peu de lettres d'insultes. Un seul auteur a manifesté son mécontentement en piquant une colère noire dans le bureau de Denis Roche. Mais c'était plus l'ampleur du succès du livre que son sujet qui avait du mal à passer. Pour le calmer, Denis Roche a dû préciser qu'il ne touchait pas de pourcentage sur les livres de sa collection. « Lorsqu'on publie des livres et qu'on cherche la gloire, il faut savoir qu'on s'expose à des dé-

convenues », conclut philosophiquement l'éditeur.

Succès inattendu. Parmi les succès inattendus, Denis Roche cite aussi la biographie de Milena, de Margaret Buber-Neumann, qu'aucun éditeur français n'avait voulu traduire, estimant que les lecteurs français ne connaissaient pas la maîtresse de Kafka. Mais plus récemment, 2002 a aussi été marquée par les jolis succès de *Tigre en papier* d'Olivier Rolin (près de 50000 exemplaires vendus) et de *Les adieux à la reine*, de Chantal Thomas, prix Femina (80000 exemplaires vendus), comme dans le domaine des essais, du livre d'Eric Hazan, *L'invention de Paris*.

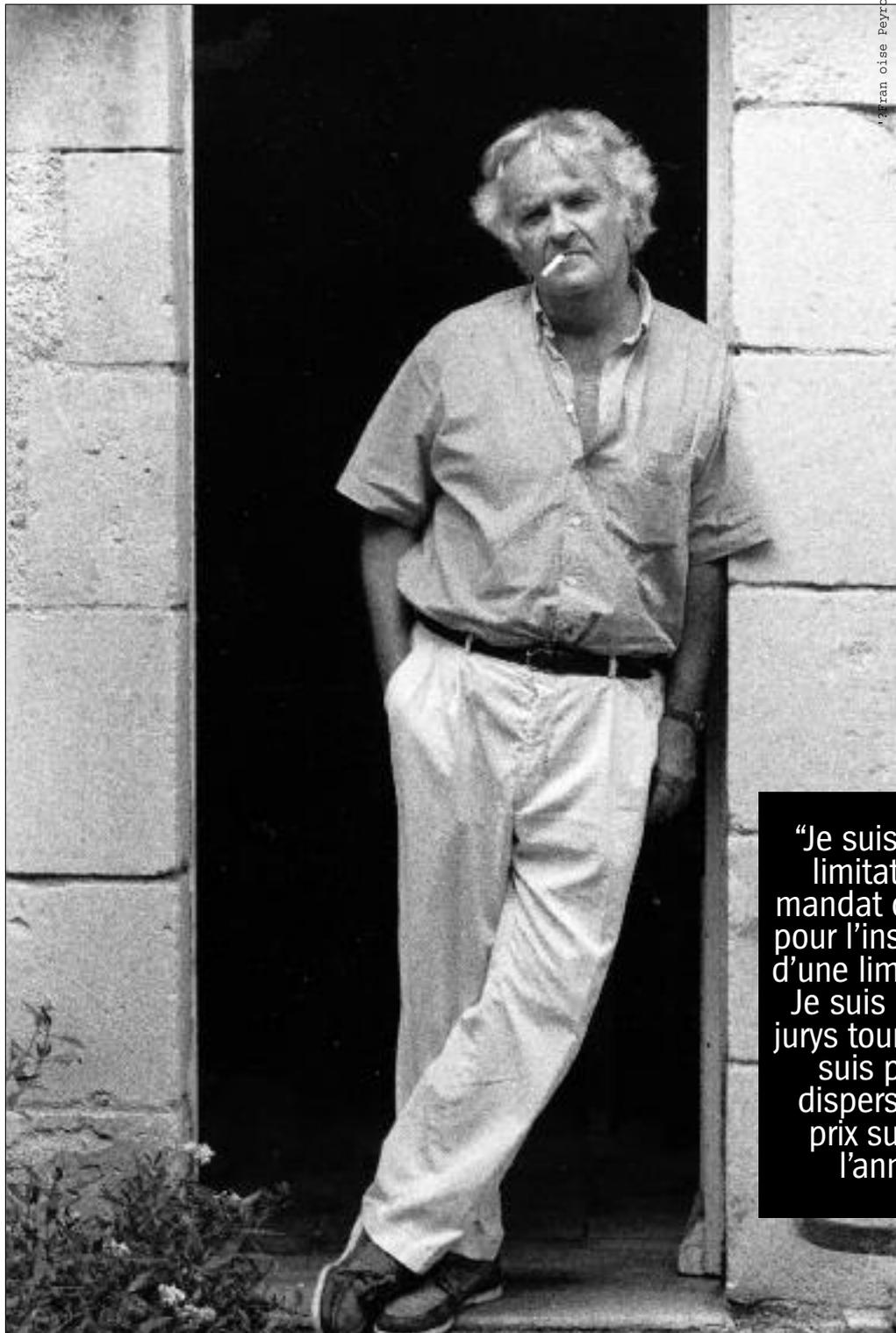
En trente ans et avec plus de 300 titres publiés, au rythme d'une quinzaine de titres par an, « Fiction & Cie » est passée du statut de collection où les écrivains avaient l'impression de s'encanailler à celui de lieu de consécration littéraire. Mais si son nom y est désormais étroitement attaché, Denis Roche n'a pas commencé dans l'édition avec « Fiction & Cie », mais chez Tchou, un peu par hasard.

Ce Parisien garde cachée une nostalgie. Il est né, « lamentablement » dit-il, dans une clinique du XVII^e arrondissement, alors qu'il aurait dû voir le jour au fin fond du désert vénézuélien où son père, prospecteur de pétrole, travaillait. Venue en congé à Paris, sa mère s'est aperçue au moment de repartir qu'elle était enceinte et a préféré rester en France le temps de sa grossesse. Le village où travaillait son père n'était autre qu'El Tigre, rendu illustre par le film tiré du livre de Georges Arnaud *Le salaire de la peur*...

Denis Roche y a tout de même passé ses quatre premières années. Puis, la guerre a trouvé les Roche à Trinidad et ce n'est qu'en 1946 qu'il est définitivement rentré en France. Tout en entamant des études de médecine, « pour faire comme les copains », il commence à écrire. La seule personne dont il avait

entendu parler dans le milieu littéraire était Jean Cayrol, à travers sa collection « Ecrire » et Le Seuil qui était alors la référence éditoriale. C'est donc à lui qu'il envoie ses premiers textes. Jean Cayrol le met en contact avec la revue *Tel quel*. Et c'est son premier recueil, *Ré-*

D'ailleurs, pour lui, c'est simple: "Les livres qui cherchent des lecteurs à tout prix et au détriment de la littérature, je ne les publie pas."



Françoise Peyrot

la nécessité de créer une nouvelle collection très ouverte sur la littérature contemporaine. « J'ai dit à Paul Flamand que si j'étais un jeune auteur je n'enverrais certainement pas mon manuscrit au Seuil, raconte-t-il. Il n'y avait le choix qu'entre la collection "Tel quel", très fermée, qui ne publiait que les membres du comité exécutif, et le "Cadre rouge" qui était un secteur indéterminé, incarné par un collectif flou et contradictoire. Je soutenais qu'il fallait un autre lieu plus éclectique que le "Cadre rouge", mais dirigé par quelqu'un de bien identifié, où on pourrait mettre aussi bien de la littérature française que de la littérature étrangère, des essais, des biographies, des documents. » La collection voit le jour en 1973 avec un premier livre, au titre anglo-saxon, *George Jackson Avenue*, d'un auteur belge au nom italien, Giovanni Marangoni ! Il s'est retrouvé classé en littérature étrangère et en science-fiction et la collection a connu quelques problèmes de positionnement...

« Très maniaque » sur les titres. Heureusement, la couverture a aidé le public à l'identifier très vite. « Elle a été très importante, confirme son inventeur. Je voulais une couverture très reconnaissable et que toute la typographie soit en haut de façon qu'on puisse aussi bien mettre une vignette ou une illustration pleine page, ce qui ne se faisait pas à cette époque. La petite gravure de William Blake, "Le voyageur se hâte dans le crépuscule", évoquait la course crépusculaire des écrivains jusqu'à l'an 2000... » Trente ans après, la couverture de « Fiction & Cie » n'a pas bougé. Simplement, les auteurs demandent moins souvent à bénéficier d'une illustration pleine page, jugée désormais moins chic qu'une couverture graphique.

« Je suis pour la limitation du mandat de juré et pour l'instauration d'une limite d'âge. Je suis pour les jurys tournants. Je suis pour la dispersion des prix sur toute l'année. »

Denis Roche se dit aussi « très maniaque » sur les titres. Il se souvient encore avec gourmandise de sa trouvaille pour le livre de Kurt Vonnegut qui s'appelait *Slapstic*, mot qui, en anglais, définit le jeu verbal entre deux clowns qui se parlent à toute vitesse. C'est devenu *Le cri de l'engoulement dans Manhattan désert*, un hommage à Duras, qui aura pour le moins surpris l'auteur... « Beaucoup d'écrivains négligent les titres, ajoute Denis Roche. Je suis toujours étonné qu'un auteur

puisse rendre un manuscrit impeccable, totalement achevé, sans titre. Ce qui arrive assez souvent. Comment peut-on passer deux ou trois ans sur un texte sans se dire : "J'écris Paludes" ? »

Mais au Seuil, on ne peut comprendre la position de Denis Roche sans tenir compte de Françoise Peyrot, sa femme, qui assure la coordination de la littérature générale et fait office de secrétaire générale de la maison. Sans le savoir, ils ont été embauchés le même jour par deux canaux différents. Elle a commencé à travailler dans le service de publicité, puis a pris la direction du service de presse pendant de nombreuses années. Très vite, ils ont formé un couple dans leur vie professionnelle comme dans le privé.

Une ancienne attachée de presse de la maison se souvient d'avoir reçu, alors qu'elle venait d'arriver au Seuil, une invitation au vernissage d'une exposition de photos de Denis Roche, à laquelle, bien entendu, elle s'était empressée de se rendre. Et de sa gêne en découvrant les cimaises de la galerie couvertes des photographies de sa supérieure hiérarchique entièrement nue ●●●

cits complets, dont le titre est trouvé par Philippe Sollers qui dirige la revue, qui inaugurerait la collection « Tel quel » en 1963 : « Je me souviens avoir lu les premières critiques dans la rue, à Lyon, alors que j'étais troufion, confie Denis Roche. Je n'ai même pas pu venir à l'inauguration de la collection, qui a eu lieu au Pont-Royal, puisque j'étais à la caserne. J'aurais trouvé déplacé de demander à mon colonel une autorisation de sortie pour un cocktail littéraire. » En même temps, paraissent *L'intermédiaire*, de Philippe Sollers, et *La première éducation sentimentale*, de Flaubert, préfacée par François-Régis Bastide.

Sept ans chez Tchou. Après son service militaire, il entre chez Tchou, où il restera sept ans. « C'était une époque formidable. Claude Tchou était un fou de littérature, très cultivé, mais aussi passionné par l'objet livre. Je l'ai

vu recommencer entièrement la composition d'un livre parce que, tout d'un coup, il trouvait que la justification n'était pas bonne ou qu'il fallait changer de papier. C'était passionnant. Toutes les semaines, on se réunissait pour gamberger : qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ? En sortant de la réunion, l'un cherchait l'auteur qui pourrait écrire le livre qu'on avait imaginé, un autre essayait de trouver l'iconographie appropriée. Si un auteur n'allait pas assez vite, on s'y mettait tous. »

Tout en travaillant chez Tchou, il fait des lectures d'ouvrages en anglais pour Le Seuil, se charge d'une édition des œuvres de Dylan Thomas. Puis Tchou fait faillite et, en 1971, Paul Flamand l'engage pour remplacer Monique Nathan qui s'occupait de la littérature de langue anglaise et de la collection « Ecrivains de toujours ». Il mettra deux ans à convaincre les autorités du Seuil de

●●● devant lesquelles défilait toute la maison... Ces deux personnalités extrêmement différentes, elle plus extravertie jouant à merveille son rôle de *go-between* en interne, lui s'attachant les auteurs par son autorité intellectuelle et créatrice, ont pesé de tout leur poids lors de la crise ouverte par la succession de Michel Chodkiewicz et l'arrivée de Claude Cherki, en 1988-1989. Ils figurent désormais parmi les rares salariés de la maison à avoir connu les trois P-DG successifs, Paul Flamand, Michel Chodkiewicz, Claude Cherki, et à s'être parfaitement adaptés à « ces trois personnalités extrêmement différentes, venus d'horizons quasi contradictoires », comme s'en amuse Denis Roche qui assure n'avoir jamais eu « de raison d'aller ailleurs ».

Loin des mondantités c'est avec un certain recul qu'il contemple aujourd'hui le monde des lettres, qu'il avoue fréquenter de moins en moins. « Les gens ne se font pas de cadeau dans ce milieu. Les règlements de compte ne m'intéressent pas, ni l'intrigue, ni l'acrimonie. » Il reste donc discret sur le sujet. Pourtant, il connaît les plus grands patrons d'édition presque intimement, souvent parce qu'il a travaillé avec eux, comme Jean-Marc Roberts qui a dirigé la littérature française du « Cadre rouge » jusqu'en 1993, Claude Durand, qui dirigeait la collection « Combats » jusqu'à la fin des années soixante-dix, Olivier Bétourné, ou bien sûr Philippe Sollers, son premier éditeur. Plus de trente ans après, Denis Roche dit avoir conservé de « bonnes » relations avec celui dont il paraît, dans le registre des mondantités, l'exacte antithèse. Par une sorte « d'accord amical tacite », les deux hommes se voient rarement. « Il est bouillonnant, glorieux, vibrionnant, avec toujours le même tonus, un tonus épuisant que tout le monde lui envie. Moi, je suis plutôt du genre qui ne se montre pas. Mais nous nous envoyons un petit mot de temps en temps... »

On l'aura compris, les mondantités ne sont pas sa tasse de thé. Et la rentrée littéraire n'est pas le moment qu'il préfère, bien qu'il soit l'un des piliers du prix Médicis. Etre juré consiste pour lui « à aller quatre à cinq fois par an à des réunions extrêmement toxiques ». Chaque année, jure-t-il, c'est fini, il n'ira plus. Mais il y retourne. Pour lui, les prix littéraires, c'est un « non-sujet » dont on parle décidément trop. Si on lui arrache son sentiment, il lance une fois pour toutes : « Je suis pour la limitation du mandat de juré et pour l'instauration d'une limite d'âge. Je suis pour les jurys tournants. Je suis pour la dispersion des prix sur toute l'année. » Mais enfin, tout cela ne change rien à la littérature. Les écrivains, les vrais, suivent leur chemin, même s'ils connaissent quelques déceptions. Parmi ceux qui mènent leur œuvre en dehors de ces contingences, Alain Fleischer. C'est avec un plaisir évident qu'il publie à la rentrée son cinquième roman en « Fiction & Cie », Les

angles morts. « C'est un très grand bonhomme et même s'il était édité chez mon pire concurrent, je dirais la même chose. » A la rentrée, il publiera aussi le prochain livre de Lydie Salvayre, dont il apprécie notamment l'humour, si rare en littérature.

C'est presque avec résignation que cet homme de gauche qui a toujours gardé les mêmes positions politiques radicales observe les changements en cours dans le paysage éditorial, comme le rachat en cours de Vivendi Universal Publishing par Lagardère. « Il y a trente ans, les drapeaux noirs et rouges dominaient les manifestations. Cela avait une certaine beauté graphique. Nos deux diables étaient la société de consommation et

prennent, tout ira bien. Contre la mondialisation et la standardisation, il croit encore fermement à l'exception française dans le domaine de la littérature. « Je suis encore ici pour un certain temps, à m'occuper des auteurs et de la collection », répond-il lorsqu'on lui demande si la relève n'est pas déjà en marche. L'arrivée au comité littéraire de Frédéric Mora, le fils du photographe Gilles Mora, ami de longue date, a fait courir le bruit de son départ imminent, le successeur, choisi par lui-même, étant déjà en quelque sorte dans la place. « La maison a besoin de se renouveler un peu, explique-t-il. C'est une bonne chose d'engager un jeune homme pour lire les manuscrits, discuter au comité littéraire.

Mais Frédéric Mora n'est pas mon successeur. Il ne s'agit pas de cela. Quand je partirai, je ne suis pas sûr que quelqu'un reprendra la direction de la collection. Elle est trop attachée à mon nom. Dans quelques années, ce sera un secteur de publication parmi d'autres, assujéti aux décisions du comité littéraire. Et c'est bien comme ça. »

Plusieurs cordes sonnent de toute façon, photographe, poète, écrivain que beaucoup jugent trop rare, Denis Roche a plusieurs cordes à son arc et autant d'univers qu'il tient soigneusement cloisonnés, « sinon, je n'y survivrais pas. J'ai toujours fonctionné dédoublé. Depuis toujours, j'ai écrit mes livres de façon clandestine. J'écrivais la nuit, enfermé dans une cuisine. J'ai gardé cette habitude. Je peux passer six mois ou un an sans écrire une page. Mais quand je m'y mets, c'est un livre ».

Pourtant, c'est justement de cette œuvre rare que Denis Roche tire son aura. Pour Paul Otchakowsky-Laurens qui a créé sa maison d'édition avec « Fiction & Cie » comme modèle, il est avant tout celui qui a écrit : « La poésie est inadmissible. » « Cela a été un tournant dans la création qui continue à marquer des générations d'écrivains et de poètes », assure le patron de P.O.L.

Que ses aficionados se rassurent, l'auteur du *Mécri* n'a pas arrêté d'écrire. Il travaillerait même à une sorte de journal en forme d'improbables mémoires instantanés, mais toujours en clandestin... Il n'en dira pas plus sinon que, dans cette partie de sa vie, il ne rend aucun compte à personne. « J'écris ce que j'ai envie d'écrire, je fais les photos que j'ai envie de faire. Je ne fais carrière ni dans l'écriture, ni dans la photographie. Ma profession, c'est éditeur. C'est contraignant, mais je pense que les contraintes sont dynamiques. Même si j'avais beaucoup de temps, je n'écrirais pas plus de livres. Ces pages "du même auteur" qui n'en finissent pas m'étonnent toujours. Un écrivain qui a quelque chose à dire, à créer, le fait sur trois ou quatre livres. Le reste, c'est de l'occupation de terrain. De toute façon, le principe est toujours le même : il faut se débrouiller avec une langue qui est la plus chinoise du monde, très complexe, sinueuse. L'enjeu est là et c'est prodigieusement excitant. Ce qui se passe après... »



P. M. TILLOT/SEUIL

« J'écris ce que j'ai envie d'écrire, je fais les photos que j'ai envie de faire. Je ne fais carrière ni dans l'écriture, ni dans la photographie. Ma profession, c'est éditeur. C'est contraignant, mais je pense que les contraintes sont dynamiques. Même si j'avais beaucoup de temps, je n'écrirais pas plus de livres. »

les multinationales. Et nous étions conviés à lutter aussi contre ce monstre de toutes nos forces. Aujourd'hui, consommer ne pose plus de problème à qui que ce soit, et les concentrations galopent, dans le domaine du livre comme ailleurs. C'est très dangereux, en particulier pour les éditeurs. » Toutes ces transformations ne finissent-elles pas par lui donner une certaine lassitude de cet univers? Tant qu'il recevra des manuscrits qui le sur-